

SE COMPRENDRE

N° 07/05 - Mai 2007

MASSIGNON / ABD-EL-JALIL

Correspondance 1926-1962

Françoise Jacquin

Le texte qui suit est la présentation que fait F. Jacquin de l'ouvrage qu'elle vient de faire paraître aux Editions du Cerf : Massignon – Abd-el-Jalil, parrain et filleul – 1926-1962 (Cerf, Paris, 2007, 298 pp.). Il s'agit de la correspondance qu'ont échangée, tout au long de cette période, ces deux témoins de la rencontre spirituelle entre chrétiens et musulmans. La préface de M. Borrmans retrace leur œuvre et leur itinéraire, tandis que de nombreuses notes permettent au lecteur de comprendre comment ces deux amis se situent au cœur du cercle des universitaires et chercheurs qui ont exercé une influence décisive sur les relations entre islam et christianisme, entre l'Europe et les pays arabes.

Après cette présentation, nous avons placé un bref récapitulatif de la vie et de l'œuvre de chacun des deux correspondants.

En fin de ce dossier, on trouvera le sommaire du dernier numéro de la revue Christus, entièrement consacré à la rencontre des musulmans et des chrétiens sur le terrain de la spiritualité. Comme tel, il nous semble le fruit des intuitions et des enseignements de L. Massignon et de Jean-Mohammed Abd-el-Jalil.

Je souhaiterais partager avec vous le bonheur que j'ai eu de me plonger dans cette correspondance. Certes, il s'agit de deux personnalités exceptionnelles et la durée de leur échange – près de 40 ans – en fait un document de grand prix. Je souligne qu'il est peu fréquent de pouvoir accéder aux missives des 2 correspondants : généralement, – voyez les lettres demeurées dans nos familles – nous ne possédons que la moitié de l'échange. J'ai donc eu la grâce de cheminer – lentement – en leur compagnie. Pourquoi ai-je dit lentement ? pas uniquement pour faire durer le plaisir mais par nécessités que je voudrais rappeler :

- il faut déchiffrer les écritures, celle de Massignon est minuscule et difficilement lisible.
- celle d'Abd-el-Jalil, semble limpide, mais, brusquement, on tombe sur un mot impossible à déchiffrer.
- il y a souvent des expressions en arabe et j'ai eu la chance de bénéficier, pour leur transcription, de l'aide de M. Borrmans
- il faut éclairer des allusions, identifier des personnes, et donc beaucoup lire autour, ce qui est d'ailleurs passionnant car on pénètre dans un milieu, on retrouve des événements qui concernent chacune de ces personnes, on croise des informations.

- il faut avoir un calendrier en tête, savoir pourquoi la lettre a été écrite ce jour-là, en ce lieu-là, comprendre à quel souvenir elle renvoie etc..

Une fois que tout est saisi et annoté, une fois qu'on a rangé ces 362 lettres dans leurs boîtes, il faut laisser ces feuillets – écrits dans des moments de recueillement, de douceur ou de colère, d'inquiétude, toujours en tout cas dans le désir de partage – se relier entre eux.

Car, ils forment un tissu vivant dans lequel on peut se promener. Ce qui a voulu être communiqué n'est pas resté sans laisser trace, sans mûrir, dans l'esprit de l'autre. C'est un matériau dynamique, dont la chaîne est formée par la chronologie et la trame, par la synchronie. C'est un écho brut du quotidien de chacun depuis ce qu'il a de plus anecdotique jusqu'aux profondeurs les plus insondables de l'âme, en passant par des informations ponctuelles sur le rythme de vie de l'un et de l'autre. Je vous donne un aperçu de celui – abasourdissant – de Massignon. Ainsi, en 1931, il énumère à son filleul qui termine une grande retraite :

Me voici rentré de Leyde (où j'ai eu un bref accès de paludisme). D'ici le 8 octobre,

I. Je dois avoir envoyé

- 1. un article sur les Sanâ'i' à une encyclopédie américaine ;*
- 2. un rapport pour Hardy sur l'artisanat nord africain ;*
- 3. un article sur la banque juive sous les Abbassides pour le Bulletin de l'Institut de Damas ;*
- 4. un article sur l'art musulman persan pour le volume de l'exposition de Londres ;*
- 5. le bon à tirer de ma REI 1931, I ;*
- 6. un rapport au quai d'Orsay sur le statut de l'Institut de Damas ;*
- 7. un plan pour les conférences IEI sur l'art musulman.*

II. Je dois examiner avec vous notre programme de collaboration.

je dois revoir la thèse de M.T. Syed sur un mystique indo-persan ;

je dois aider Yves et Daniel, l'un pour l'examen du 21, l'autre pour sa rentrée en 3^{ème}.

III. Je dois préparer un partage avec ma sœur.

J'ai 60 lettres en retard, des yeux fatigués, pas de collaborateur.

Et c'est beaucoup. Mais je tiens à vous voir longuement.

Les voyages s'en mêlent : l'année de ses 70 ans, il note :

Rentré il y a 8 jours de New-York, Je m'envole le 3 au matin pour répondre à un appel pressant des Amis de Gandhi, à New-Delhi, appel dont je suis indigne, mais qui m'a ému. Ils acceptent que je ne reste que 3 jours , car je dois être ici, le 10, pour la thèse de Jomier.

Priez pour que je puisse repartir pour le Caire le 12 (28/12/52).

La santé d'Abd-el-Jalil est hélas moins solide. Il est souvent ralenti dans ses activités par des problèmes pulmonaires, des insomnies et plus sérieusement une primo infection qui l'enverra brusquement, pour plusieurs mois, en cure. Je ne parle pas du cancer de la langue qui finira par l'emporter mais qui se déclare après la mort de son parrain.

Il ne faut pas attendre de ces missives, rarement très longues, de révélations extraordinaires : je crois que leur valeur est de soulever un coin du voile de la vie intérieure des deux hommes, avec une telle authenticité, une telle intensité qu'on se demande parfois si leur publication n'est pas un grave manquement à la discrétion.

Présentation des protagonistes au moment où commence leur correspondance

Quelles circonstances les ont mis en contact ? Je suppose que vous savez qui est Massignon, islamologue renommé, né en 1883, décédé en 1962 – année où s’arrête donc la correspondance. Abdel-Jalil est un marocain, converti, né en 1904 devenu franciscain, mort à Paris, rue Marie-Rose, en 1979. Maurice Borrmans campe, en introduction, leurs portraits à travers l’ensemble de leur vie et de leur œuvre.

Le jeune marocain, issu d’une bonne famille de Fès, est un protégé de Lyautey – lequel l’avait recommandé à Massignon – envoyé comme boursier à Paris afin d’obtenir des diplômes universitaires pour occuper, une fois retourné dans son pays, un poste stratégique dans l’administration chérifienne.

La 1^{ère} lettre date de 1925, elle est de Massignon. Elle est en fait une réponse courtoise – un peu sèche – à une missive que lui avait envoyée Mohammed, trempant plus d’une fois sa plume dans l’encrier avant d’oser s’adresser à son maître, professeur du Collège de France, de la génération de son père. Il s’est trop appliqué et Massignon lui en fait la remarque. Message reçu. Le style devient aussitôt plus naturel, encore un peu distant d’autant que Massignon, devinant – en la craignant même – l’évolution de son élève musulman vers le catholicisme, ne veut absolument pas la hâter : il la freinera plutôt, sachant mieux que quiconque les risques encourus. A la même époque, le jeune étudiant (ce qui prouve son rang dans la société marocaine) est reçu, en séjour, chez Lyautey, et chez son professeur d’arabe à la Sorbonne. Il s’apprivoise toujours plus à la mentalité française. Ses notations, d’une grande finesse, permettent de comprendre tout ce à quoi un étranger doit s’adapter, le « non-dit » de nos comportements. Je cite un exemple : *Monsieur Demombynes et sa famille m’ont reçu avec une extrême amabilité. J’ai été très content de ces quelques jours de relative intimité avec M. Demombynes. Cela me permet d’interpréter, beaucoup mieux et en sa faveur, certaines attitudes, certaines paroles, certains silences, certaines démarches de l’esprit que je comprenais très mal auparavant.* (28/9/27)*.

Cependant l’orientation du jeune étudiant vers le christianisme se précise. Lyautey découvre avec stupéfaction un Evangile dans la chambre de son hôte et ce dernier l’entend dire derrière la porte : « ce qui m’arrive est vraiment cocasse ! ».

Pour éclairer cette évolution inattendue, il faut revenir sur la triple influence (en dehors de celle de la grâce de Dieu, la plus importante) qui enclencha le processus de conversion de Mohammed : celle du Père franciscain qui dirigeait à Rabat le foyer où l’avait placé son père pour lui permettre de suivre, dans les meilleures conditions possibles, les cours du Lycée Gouraud, celle de la famille qui l’hébergea à son arrivée à Paris (chez qui l’étudiant remarque que pratique et théorie se vérifient l’une par l’autre), celle de J. Maritain dont il suivit les cours – avec permission spéciale – à l’Institut catholique. Massignon, pressentant les graves interrogations de son élève, lui dévoile que c’est à un mystique musulman du X^e siècle, Al Hallâj, qu’il doit sa « reconversion ». *Vous qui avez connu, sous un autre angle peut-être, la crise que je traverse, vous devez savoir quelle tristesse saisit l’âme à certains moments quand elle se sent incapable, par elle-même, d’atteindre la lumière, et indigne, très indigne, de la grâce de Dieu.* (id.)

Cependant, les vues très personnelles du professeur déroutent parfois le jeune-homme qui recherche une catéchèse plus classique, auprès de Mgr Mulla, (un turc, converti 20 ans plus tôt, en suivant les cours de Blondel) alors à Rome.

Au début de l’année 1928, la décision est irrévocablement prise. Mohammed a demandé à Massignon d’être son parrain. A partir de ce moment là, leurs lettres distillent une merveilleuse connivence, leur ton n’est jamais familier ni emphatique, profondément intime, simple, recherchant avant tout la transparence et la vérité, en Dieu et devant Dieu. Elles le garderont jusqu’au bout.

Le baptême a lieu, à Fontenay, dans la chapelle des franciscains, le samedi saint 1928 : son parrain a demandé à ce que le néophyte ne renonce pas à son prénom musulman. Il est donc accueilli

* « * » ce signe placé après la date indique que l’auteur de la citation est le P. Jean-Mohammed.

dans l'Eglise sous le double prénom de Jean-Mohammed (je ne sais si cela est très canonique !) : Jean, celui qui annonce et Mohammed, le prophète béni de l'islam : double patronage qui jalonnait tout l'itinéraire qui s'annonce ce jour-là.

Hélas, cet événement tourne immédiatement au drame, personnel, familial et politique. Cela n'apparaît guère dans les lettres ici publiées : les innombrables entretiens privés ont dû aborder ces conséquences sous tous leurs aspects. On apprend que Massignon cherche un gagne-pain pour son étudiant, car sa bourse est supprimée du jour au lendemain. Plusieurs allusions révèlent la réprobation générale de son entourage, tant de ses camarades qui le mettent en garde « *des conséquences désastreuses qu'entraînerait ta conversion ... toi qui désires servir ta patrie et les tiens. Je ne veux pas te parler de la folie où tu vas jeter ton père /.../ nous te sortirons des ténèbres dans lesquelles tu es plongé* » (Ben Jelloun à Abd-El-Jalil, 10/4/1928 et 24/4/1928¹) que des autorités françaises et marocaines. Le responsable de l'Education au Maroc lui écrit : « *Je ne pensais pas que vous pousseriez aussi loin vos efforts d'assimilation /.../, l'exode des étudiants vers Paris s'arrêtera net /.../, je vous perds au moment où votre retour allait être pour moi une joie sensible et profonde* » (Brunot à Abd-El-Jalil, 16/4/1928²). Je donne en Annexe une lettre du successeur de Lyautey, le gouverneur Steeg au ministère des Affaires Etrangères (4 juin 1928). Massignon est directement mis en cause (ce qui est tout à fait faux, comme on l'a vu plus haut, mais l'amalgame est fait et ne s'effacera pas).

A Fez, c'est la consternation. Le chef de famille espérait le retour prochain de son fils pour lequel il avait choisi une fiancée ! Alerté de différents côtés, il se décide à télégraphier au professeur Demombynes, plus impartial que les camarades marocains, pour l'interroger sur l'état de santé mentale de son fils qui doit être dérangé. Lorsqu'il aura réalisé son apostasie, force lui est de le déclarer comme décédé et les condoléances affluent.

Les remous provoqués par cette « affaire » auront la vie longue ! C'est ici qu'on mesure l'intérêt de faire des recoupements avec d'autres documents, tels les *Carnets du cardinal Baudrillart*. Avant de se rendre au Maroc en 1932, le prélat redoute que les rencontres qui l'y attendent perdent toute crédibilité. Plusieurs années plus tard, des courriers apprennent que des grandes familles de Syrie hésitent à envoyer leurs enfants étudier en France à cause de ce regrettable précédent qui les a scandalisées.

Voilà le climat psychologique au lendemain du baptême de Jean-Mohammed. Son parrain, qui comprend mieux que quiconque ces fâcheuses réactions, lui est d'un immense réconfort. Mais leur « lune de miel » se verra altérée par la décision du filleul d'entrer dans les ordres. En une très longue lettre, Massignon le met en garde : *Mon rôle de parrain m'impose des devoirs, /.../ sondez-votre cœur. Est-ce vraiment Jésus crucifié qui vous appelle ? /.../ Je crains un peu que vous aspiriez à prononcer des vœux pour vous débarrasser de vous-même, et Dieu ne veut pas de cela* (1/8/28). Mais Abd-el-Jalil est ferme dans son choix. Son parrain ne peut que s'y résoudre, il finira même par l'exalter par amour pour le Maroc, l'islam et Saint François. Ces intentions reçoivent alors, grâce à ce jeune qui joue toute sa vie pour elles, une nouvelle impulsion.

Nous allons voir ce que cette correspondance nous en apprend avant d'y découvrir une face plus secrète touchant à la vie de travail, la vie familiale et la vie intérieure, ces domaines étant d'ailleurs toujours entremêlés.

Un même amour pour l'islam, Saint François et le Maroc

Parrain et filleul, quoique venus d'horizons différents, confessent une même vocation dans ces trois directions. Jean Mohammed qui ne peut arracher le Saint Coran de sa vie, (il le rappellera plus

¹ Archives Franciscaines, 14 rue Marie-Rose, Paris.

² Ibid.

d'une fois) interroge avec anxiété son maître sur le statut de l'islam dans le christianisme, sur la place d'Ismaël et les raisons de son exclusion au profit du fils de la Promesse, Isaac.

« Pour Mr. Massignon, écrit-il au P. Clément, le 4 août 1927, cette exclusion, cette accumulation de souffrances et de peines sur les peuples arabes et islamiques les appellent à quelque chose de grand. La justice divine n'admet pas de rupture /.../. L'islam serait une sorte de revendication d'un descendant d'Ismaël exclu de la promesse messianique » Il n'empêche, ... Abd-el-Jalil est plus d'une fois meurtri d'entendre les calomnies que de bons milieux catholiques répandent sur la religion des siens. Massignon a éprouvé depuis longtemps cette blessure et il a toujours été scandalisé par ce qui s'apparente au prosélytisme en terre musulmane. Pour lui, l'attitude vraiment chrétienne est celle du P. de Foucauld :

Il est urgent de mettre un peu plus de vie intérieure et d'abandon à Dieu dans « l'esprit missionnaire » sinon on va rendre nos frères musulmans enragés (20/8/30).

C'est à l'occasion du 1300^{ème} anniversaire de la mort du prophète, que le parrain va suggérer à son filleul de former une ligue de prière du vendredi, curieuse commande qui doit paraître un peu étrange aux professeurs d'Abd-el-Jalil... qui ne ratent pas une occasion de lui faire remarquer que sa manière de penser reste musulmane. *« Tant mieux, leur répond-il, si cela peut être assumé par ma foi chrétienne »*³ (Borrmans, p. 47). L'exercice n'est pas confortable pour le scolastique ! Il ne peut que proposer le double but : *plus grand zèle pour la sanctification personnelle, meilleure compréhension des musulmans dans un amour chrétien pour eux (15/3/33)**. Nous lisons en finale : *« Nous offrons pour eux à la Ste Trinité qu'ils ne connaissent pas, le Cœur Sacré de Jésus-Christ crucifié, mort ce jour là pour tout le genre humain, nous prions pour eux en même temps que, de leur côté, ils s'efforcent, avec une bonne foi, de rendre à Dieu un culte public et solennel, nous sanctifierons leurs prières et nous les aiderons à être fidèles aux lumières qu'ils reçoivent afin qu'ils puissent être un jour incorporés à l'Eglise de Dieu. »* qui n'est pas celle du pape. Que peut dire de plus la théologie chrétienne aujourd'hui ???

Le soin avec lequel le futur prêtre prépare son image d'ordination (juillet 1935) témoigne de cette orientation si personnelle : au recto, les symboles de l'iconographie chrétienne primitive, entourée du verset coranique 5,114 où Jésus demande à Dieu de faire descendre une table servie ; au verso, un texte d'Isaïe où Dieu lance son appel jusqu'aux extrémités de la terre, à tous les descendants spirituels d'Abraham (voir illustration p. 4 du cahier photo)

L'entrée de son filleul chez les fils de St. François, réactive chez Massignon son désir de s'agréger au Tiers Ordre. La visite mémorable de St. François au sultan, à Damiette, représente pour lui un haut moment de la rencontre spirituelle entre islam et christianisme. Sa consécration ne se réalisera qu'en février 1932, dans la chapelle du noviciat d'Amiens où Abd-el-Jalil suit sa formation. Massignon a choisi d'être reçu sous le nom le nom de Frère Ibrahim, ce père commun d'avant le renvoi d'Ismaël, ce « saint » qu'il vénère et qui était – rappelons-le – officiellement fêté le 9 octobre dans l'Eglise, jusqu'à la réforme liturgique. Son adhésion au Tiers Ordre porte en elle le germe de la communion de prière que Massignon fondera en février 1934, dans la chapelle même de Damiette où François est allé prier avant son entretien avec le sultan, sous le nom arabe de Badaliya qui signifie substitution. Abd-el-Jalil y est immédiatement agrégé : un mot de la co-fondatrice, Mary Kahil, au bas de la lettre écrite au retour de l'expédition le laisse supposer. Massignon veut aussitôt faire valider par Pie XI cette forme inédite d'apostolat en islam, Il obtient rapidement une audience privée qu'il relate aussitôt à son filleul :

Le pape a uni le parrain et le filleul dans la même bénédiction (il vous aime et m'a dit de vous répéter : votre vocation est une élection et cette élection est une prédilection. Il a béni l'oblation de ma vie et de ma mort pour mes frères et sœurs musulmans, telle que je l'avais faite le 9 février à Damiette. /.../ Pour une déclaration

³ Jean Mohammed Abd el Jalil, *témoin du Coran et de l'Evangile*, Cerf - Ed franciscaines, 2004, p. 47.

officielle de l'Eglise sur al-Hallâj, il s'est montré plus expectant (je vais tâcher de faire rédiger un témoignage théologique sur l'incorporation juridique d'al-Hallâj par le baptême de sang). Il a béni debout ma voie particulière /.../ disant qu'à force d'aimer, j'étais devenu un « musulman » catholique pour qu'on aime par moi les musulmans dans l'Eglise. (24/7/34).

On aura remarqué les termes d'« oblation » et de « mort », donc du martyr auquel Massignon aspirera toute sa vie, comme une grâce suprême. A Damiette, il joint toujours l'Alverne, caverne où St. François reçut les stigmates en mémorial du Calvaire. Car, la méditation du mystère de la Croix, mieux, la recherche de sa configuration, constituent, pour Massignon, le socle de toute vie chrétienne. Rien ne la résume mieux que le blason franciscain, celui de « notre » vocation, souligne le tertiaire à son filleul – *ces deux mains percées de la même blessure, toujours saignantes, dont une des deux mains croisées est substantiellement unies à la nature divine* (19/5/33).

Tout ce qui arrive est désormais vécu sous le signe de cette voie badaliyote, pour laquelle les deux membres ont *donné leur vie ensemble*, écrit le parrain (3/1/51).

Deux exemples parmi d'autres l'illustreront. Lorsqu'en 1952, Abd-el-Jalil doit, une fois de plus tout stopper pour raison de santé, il écrit – c'est le vendredi saint 24^{ème} anniversaire de mon baptême. *Veuille Dieu accepter, au pied de la Croix du Christ-Seigneur, ces quelques miettes de souffrances de l'âme et du cœur, plus que du corps, en pauvre assumption de tant de souffrances physiques, morales et spirituelles en pays d'Islam, dues en partie à l'incompréhension et au manque de courage de tant de nos frères chrétiens* (11/4/52)*.

Et Massignon, apprenant, pendant la guerre d'Algérie, l'assassinat de son ami Lounis Mahfoud, confie : *Dans cette mort, « à ma place », je ressens une invitation très suave, très déchirante, à mourir enfin, moi aussi, à le rejoindre fil l-badaliya – en badaliya* (9/6/57).

Tout ce parcours spirituel et intellectuel – où bien d'autres sujets sont abordés, en particulier l'acharnement que met le professeur au Collège de France à promouvoir l'Association voulue par le P. de Foucauld ou le développement des Equipes sociales nord africaines dont on apprend que l'initiative en revient à Jean-Mohammed, dès avant son entrée dans les ordres, s'inscrit sur fonds d'inquiétudes politiques franco-marocaines dont il faut parler. Elles se précisent dès 1930 avec le projet de *dahir berbère* qui blesse profondément ceux qui militent pour un Maroc uni, islamisé, indépendant. Les frères Abd-el-Jalil sont du nombre. Il faut en effet rappeler ici qu'Omar – qui a été étudiant en même temps que son frère à Paris – n'a jamais coupé les ponts avec lui. Au contraire, il entretient avec lui une correspondance suivie (il y a, aux Archives Franciscaines, une liasse de lettres d'Omar, en arabe, qui attendent d'être traduites et qui complèteraient très avantageusement les éléments que nous avons ici) sur deux questions : *celle de la politique berbère et celle de ma conversion, ou la question religieuse. Je n'ai répondu jusqu'à présent qu'à la première en essayant de mettre au point la situation, avec prudence, et en faisant allusion au racisme pan-arabe et à l'illusion inutile, sinon dangereuse, qu'il entretient au moins pour le Maroc. Je sais par ailleurs que mon frère a des ennuis à cause de gestes exagérés, trop « voyants »*. (15/3/31)*.

Massignon en fait la remarque à son filleul : *je crains que votre frère ne pousse trop à la roue* (16/6/36). Il est en effet un des leaders du groupe nationaliste d'étudiants fassi, qui fondera le parti de l'Istiqlal, prompt à manifester et fréquemment mis à l'arrêt par les autorités françaises. Le Père Jean essaie de prendre du recul auprès de son parrain qui a accès à beaucoup plus de sources de renseignement que lui. Mais devant les gaffes psychologiques et policières qui ne font que creuser le fossé, la passion de Massignon éclate : *Faudra-t-il que les nations chrétiennes soient des loques mal rapetassées ?* Au lendemain de la guerre, Omar revient à la charge et demande à son frère d'intervenir personnellement auprès des relations de son parrain pour favoriser telle ou telle réforme politique au Maroc. Cela met le P. Jean dans une situation bien délicate, épuisante nerveusement : « *Je ne veux absolument pas me laisser happer par la politique que je frôle depuis trois mois* » avoue-t-il à Peretti ; néanmoins, « *comme prêtre, j'espère pouvoir continuer le rôle de médiateur* » (16/12/46).

Heureusement, un grand voyage au Proche et Moyen Orient (de mars à novembre 1948) – auquel l'intervention de son parrain n'est pas étrangère – va lui permettre de s'aérer! Il souhaiterait même s'y fixer.

A défaut, il fait de nombreux séjours en Europe (Allemagne, Espagne, Angleterre), appelé pour des cours ou conférences. Le séjour en France lui devient irrespirable. Massignon l'assure de son *amitié dans ce désert d'horreur de la colonisation et du protectorat* (9/4/49). Ils sont bien sur la même longueur d'ondes, *sur le plan de l'amitié, et en tout cas, de la psychologie, la France a presque tout perdu. Et il faudra longtemps pour panser les blessures, et plus longtemps encore pour les cicatriser.* (25/2/52)*.

Le coup le plus bas de la France au Maroc est l'enlèvement de Mohamed V en août 1953. Massignon et l'Association qu'il a fondée au lendemain de la guerre, France-Maghreb multiplient les communiqués. *La France a été mise en position internationale de forfaiture. /.../ Que vous écrire sinon notre tristesse et notre honte ?* (sept. 53), écrit le parrain.

En marche vers le martyre pendant la Guerre d'Algérie, il lui confie : *A l'apogée de la rage anti-arabe et anti-musulmane en France, nous sommes les premiers visés, ce qui est tout à notre honneur de chrétiens.* (22/6/56)

Envers et contre tous, le vieux lutteur continue à se battre pour le respect de la parole donnée. De son couvent, le filleul s'associe à ces combats. Le jour du meeting pour l'amnistie des condamnés politiques d'Outre-mer, il redit son soutien à son parrain : *Que Dieu donne la force nécessaire à vos paroles et à vos écrits pour qu'ils brisent toutes les carapaces et fassent jaillir de bien des cœurs, apparemment pétrifiés, un peu de miséricorde et de bonté. Quelle merveilleuse victoire si, à l'occasion de cette lettre pour l'amnistie, de prétendus « Sans-Cœurs » se retrouvaient au moins pour un moment des « Hommes de Cœur »* (24 juin 54)*.

Il ne manque pas une occasion pour lui redire sa reconnaissance :

Je tiens à vous remercier de ce que vous avez su dire en si peu de mots sur l'hospitalité. C'est l'essentiel, non pas ce qui est important mais ce qui est l'essence. (9/2/62)*.

Le jardin intérieur

Bien sûr, ces lettres sont loin de tout révéler de ce qui s'est confié entre le parrain et le filleul pendant ces 36 années. Dès 1927, Jean-Mohammed a ses entrées rue Monsieur, à volonté, un déjeuner hebdomadaire et l'invitation, dès 1929, à partager un long temps de vacances en famille. Elles apportent néanmoins un éclairage nouveau sur la vie intime, l'affect, des correspondants. Je placerai sous cette rubrique les confidences touchant au travail intellectuel, à la vie familiale, à la vie spirituelle et à la prêtrise de Massignon.

Le travail

L'universitaire l'a toujours considéré comme un sacerdoce et à ses yeux, il ne peut être que scientifique. C'est pourquoi, il incite si souvent son filleul à s'y consacrer. Alors qu'il est en études au noviciat, il ne peut lui cacher sa déception : *si nous avions pu travailler ensemble, mais Dieu en a disposé autrement !* (1/8/32), et lui demande, dès cette époque, le concours de ses *yeux plus jeunes*. Abd-el-Jalil finit par se reprocher de *n'avoir pas su travailler ni aider* son parrain comme ce dernier l'eût désiré (10/9/38). Guidé par lui, Jean-Mohammed a déjà publié, dans la *Revue Asiatique*, une traduction de la « complainte d'un exilé », un irakien du 11^{ème} siècle, mis à l'écart de sa communauté pour hétérodoxie, comme Hallâj, comme lui-même aussi... Dès qu'il est nommé, en 1936, professeur à l'Institut Catholique, où une chaire d'islamologie a été spécialement créée pour lui, Massignon

l'incite à entreprendre une thèse sur un traité de Ghazali. Il lui recommande, pour bien traduire ce texte, d'imaginer *que vous êtes au milieu de vos amis d'enfance, à Fès, et que vous le leur racontez, cherchant les mots susceptibles d'ouvrir leurs cœurs* et se met en quatre pour lui faciliter la tâche, lui ouvrant sa bibliothèque personnelle, etc.... Combien de fois insiste-t-il pour que son élève n'abandonne pas cette tâche ! Mais Abd-el-Jalil doit brusquement arrêter tout travail, envoyé en sanatorium. Puis, c'est la guerre. Le gigantesque désordre ferroviaire de l'exode égarera définitivement toutes ses notes. Il tentera à diverses reprises de reprendre son travail mais n'y parviendra pas. On peut du reste établir un parallèle avec la 2^{ème} édition de la thèse de Massignon sur Hallâj qui hante son auteur, jusqu'à l'angoisse, quêtant sans cesse des prières à cette intention. ... *je sens profondément que je suis responsable devant Dieu du retard actuel apporté au bien que ces travaux doivent procurer aux âmes* (25/8/43). *Pauvre prêtre ouvrier intellectuel*, comme il se définit lui-même, il a une conscience aigüe de l'ampleur de son labeur. N'avait-il pas confié en 1910 : *« je commence à comprendre combien rares sont les œuvres qu'une vie d'homme peut faire aboutir (29/1/1910) »* ?. Curieusement, il n'est pour ainsi dire pas question dans cette correspondance de la publication des innombrables articles et des ouvrages « à grand public » qu'Abd-el-Jalil fit paraître avec succès. Massignon n'a pu que s'en réjouir mais cela n'était pas d'ordre scientifique.

La vie familiale

C'est bien en ce domaine que les confidences de Massignon permettent de l'approcher le plus intimement. Quand j'ai fait l'index, je me suis aperçue que les noms qui revenaient de loin le plus souvent étaient ceux de l'épouse et des trois enfants de Massignon. Ce dernier se révèle un père extrêmement attentif et exigeant. Il apprend, au début 1932, à son filleul, qu'une très *amère épreuve qui m'use à tous égards*.(21/4/32) s'est abattue sur la famille. Le fils aîné de 16 ans est atteint de tuberculose et, pendant quatre ans, une suite d'espoirs et d'angoisse vont broyer littéralement ses parents. Combien de voyages de nuit le chef de famille n'a-t-il pas fait pour aller réconforter le malade en ses divers sanas ! combien de jours n'a-t-il pas passés à s'occuper de ses deux plus jeunes, de leurs maladies, de leur travail scolaire, et autres soucis ménagers alors que leur mère séjournait auprès du tuberculeux ! *Ce sevrage forcé de tout travail personnel (pour les miens qui ne comprennent pas) finit par me faire souffrir autant que ma privation de tout recueillement quotidien dans la solitude. L'un, ajouté à l'autre, finissent par m'intoxiquer et je m'occupe des miens avec cette résignation abrutie que j'ai si longtemps critiquée chez autrui* (1932).

Devant la mort qui approche de son fils, tel Abraham dont il porte le nom dans le tiers ordre franciscain, Massignon s'abandonne totalement à Dieu et souffre de voir que sa femme ne le suit pas dans cet héroïsme ! Ces heures tragiques, vécues sur un mode différent par le père, la mère, la frère et la petite soeur frère pèseront terriblement sur le foyer, mais ne détachent en rien Louis Massignon des siens, au contraire : *La croix des miens m'est encore plus dure à porter que la mienne propre* (24/1/33). Une fois de plus, il se sentira responsable de n'avoir *pas su « garder le dépôt » à mon humble rang de père de famille, je souffre si cruellement de n'avoir su sauvegarder ni le potentiel de travail intellectuel, ni la santé physique des deux Enfants qui me restent encore* (25/8/43). Lucide, il écrit : *Je suis lourd et pénible à ceux qui m'aiment. Mais je sais que Dieu m'a demandé beaucoup et je ne sais pas me donner à moitié* (12/10/50).

Quelques échos d'une vie spirituelle intense.

On aura compris que cette vie irrigue toutes les activités, tous les engagements de Massignon et qu'elle ne se déroule ni dans la paix, ni dans la joie. C'est pourquoi l'écoute compatissante d'Abd-el-Jalil, lui est tellement nécessaire. Malgré la réserve native de ce dernier, il faut convenir de la réciprocité de cette intimité qui s'origine au-delà des sentiments humains. *Dieu a posé entre nos âmes un lien secret et profond, une intention de son cœur* (7/9/43). Si les confidences du parrain sont parfois déconcertantes, elles rejoignent trop les états d'âme de son correspondant, profondément touché de sa prévenance.

J'entre dans une bien grande solitude d'âme et pressens que vous aussi devez être très seul. Dieu nous détache, nous arrache à tous les êtres créés, parents, amis, compatriotes, confrères, et son amour doit nous tenir lieu de toute consolation (19/5/33).

Unis par le haut et par l'intime de l'âme (12/9/38), il n'y a plus aucune différence d'âge ni de condition. On ne sait plus qui est le maître ou qui est le disciple. Les deux hommes approchent mystiquement la *Présence de Dieu qui sèche petit à petit la boue, tel l'argile qui se cuit sous la main du potier* (10/9/38). Ils se stimulent réciproquement pour accroître l'ardeur de leur foi :

Massignon écrit : *Je crois mais du bout des lèvres, avare des loques d'espoir dont je dois, par pudeur envers Dieu, voiler la nudité de mon champ stérile. Rien n'est plus amer que de recommencer comme un pensum avec des outils ébréchés ce qu'on avait offert, comme l'aube enivrante du premier amour.* (6/11/42)

De son côté, Abd-el-Jalil confie. *Je me suis pris à demander à Dieu de m'aider à croire, oui à croire que je crois, à « croire ma foi ». Priez aussi pour moi ; car je veux bien être le « serviteur inutile » ; mais on ne l'est que lorsqu'on a d'abord fait tout ce que Dieu attend de nous /.../ je porte dans mon immense pauvreté la pensée de tout ce qui vous est cher, **nous** est cher* (21/2/54) *, le « nous » est souligné). Lui, non plus n'est pas épargné : aux drames que connaît son pays, *ces chocs que ma sensibilité – trop vive – a reçus depuis des années et avec intensité s'ajoutent les coups de massue récents assénés au clergé de France. J'avoue aussi que je souffre de la dernière Encyclique, Humani Generis, qui tout en laissant des fenêtres, dresse des haies terribles et surtout susceptibles d'être mises à profit par ceux que le zèle à défendre le Saint-Esprit pousse à l'empoisonner. Je ne me sens plus à l'aise pour enseigner dans une Université Catholique, n'ayant pas reçu la formation philosophico-théologique telle que la suppose l'orthodoxie rigoureusement délimitée par le document pontifical. Je me propose de me retirer, si mes Supérieurs y consentent, ou du moins de demander un congé d'un an ou deux. Dites-moi votre pensée fraternelle, paternelle* (14/9/50) *. Tout cela présage d'un état dépressif qui finira par conduire le P. Jean-Mohammed à retourner, pour quelques semaines, chez les siens. Sur ce séjour marocain de mai 1961 qui a fait beaucoup jaser⁴, on trouvera, en annexe, un petit dossier.

Cependant, lorsque s'annonce l'ordination sacerdotale de Massignon, dans le rite grec-melkite où il a été admis, l'unisson spirituel va perdre – pour un temps – de son harmonie. Massignon le pressent qui écrit, le jour anniversaire de la mort du P. de Foucauld : *Je me sens comme en 1916, quittant l'Etat Major pour un bataillon de 1^{ère} ligne, sous l'orage, dans la boue, seul, infiniment seul, dans l'abandon à Dieu. Ils /les siens/ ne savent pas que cette mort où je vais entrer est aussi pour eux.* (2/12/49). Au reçu de la lettre que son parrain lui envoie de l'Institut d'Archéologie du Caire, le soir même de la cérémonie (28/1/50), Abd-el-Jalil note dans la marge : *« je demeure réticent »*. Il est vrai que, dans ces circonstances peu banales, il va être appelé au secours par Mme Massignon : *« je suis bien troublée. J'ai très besoin de vos lumières »* lui écrit-elle. Comment l'incompréhension conjugale

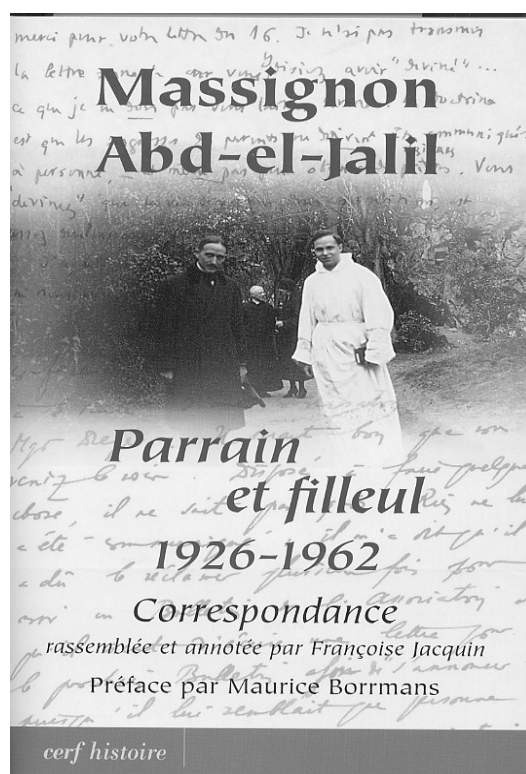
⁴ Certains journaux lancèrent la rumeur que ce séjour en famille signifiait un retour à la religion musulmane. En reprenant sa vie franciscaine à Paris, Abd-el-Jalil leur donna le démenti. (NDLR)

ne peut-elle ne pas croître en cette étrange situation ? Abd-el-Jalil va exiger de son parrain plus de miséricorde : *Ecrivez lui comme à moi-même. A elle plus gentiment qu'à moi-même, sans discuter ni arguer au sujet de son attitude et sans augmenter son désarroi par des 'outbursts' de 'folie de la Croix' ; croix qu'elle porte aussi, à sa manière et selon sa grâce. Accueillez-la comme le Christ vous a accueilli* (12/9/52). On a l'impression d'une certaine inversion: de fils, le filleul devient père. Avec indulgence et affection, il reconnaît : *La main de Dieu est sur vous et vous avez votre manière tellement personnelle de vous assujettir à son poids et d'accueillir son amitié, que vous devenez, vous aussi, avec le Seigneur, le « signum cui contradicitur »*⁵ (9/4/59)*.

Pour conclure

Au lecteur maintenant de faire mieux connaissance encore avec ces deux êtres de haut vol, de décrypter l'invisible qui se lit entre les lignes, l'œuvre de Dieu dans des cœurs d'hommes. Louis Massignon et celui qu'il appelait *sa consolation arabe comme Hallâj* (10/2/34) se sont aimés, épaulés,. Ils ont vécu, jour après jour, une même vocation **pour** et **en** islam. Ils y sont demeurés fidèles, à travers épreuves et difficultés qu'ils ont su partager. Ils reconnaissent avoir *beaucoup reçu* l'un de l'autre. *Par delà la mort, nos destinées sont liées à tout jamais* (23/4/48) résume Massignon. Il me semble que, par sa durée et sa qualité, c'est un cas de collaboration assez unique dans l'histoire de l'interreligieux, ou plutôt de l'intra religieux,

Françoise Jacquin



⁵ « signe de contradiction ».

QUELQUES REPERES

Louis Massignon (1883-1962)

Après ses études secondaires à Paris, Louis Massignon obtient une licence es-lettres en 1902. Après son service militaire (1902-1903), il est diplômé d'Etudes supérieures d'histoire avec un mémoire sur le « Tableau géographique du Maroc d'après Léon l'Africain », puis effectue deux années d'études d'arabe à l'Ecole des Langues Orientales vivantes de Paris (1904-1906)

Membre de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, il est envoyé en mission en Mésopotamie. Il en revient en 1908. C'est au cours de cette mission qu'il revient à la foi chrétienne dans une expérience spirituelle où se conjuguent sa découverte du mystique musulman El-Hallaj et l'hospitalité que lui accorde une famille amie musulmane de Bagdad.

Il étudie la philosophie à l'université d'El-Azhar au Caire (1909-1910) et devient professeur invité de la nouvelle université d'Etat du Caire (1912-1913). Il y enseigne, en arabe, les doctrines philosophiques musulmanes. C'est l'époque où il entre en contact avec le P. C. de Foucauld, alors ermite au Sahara qu'il hésite à rejoindre.

De retour à Paris, il se marie en 1913 et prépare sa thèse sur El-Hallaj mais la publication en sera retardée par la guerre (1914-1918). Mobilisé, il est envoyé au Moyen-Orient et sera membre de la commission Sykes-Picot qui décide du démembrement de plusieurs provinces ottomanes en mandats français et britanniques, ce qu'il ressent comme une trahison de la parole donnée aux arabes pendant le conflit.

Sa thèse est publiée en 1922. D'abord professeur suppléant au Collège de France (1919-1924), il devient titulaire de la chaire de sociologie et de sociographie musulmane jusqu'en 1954. De 1933 à 1954, il est directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes (section des sciences religieuses).

En 1926, il fonde la *Revue des Etudes islamiques*. Tout en multipliant les articles et les livres de niveau scientifique, il organise des cours du soir pour travailleurs immigrés, et développe une réflexion spirituelle chrétienne sur la théologie et la mystique musulmanes.

De 1945 à 1962, Massignon, tout en continuant ses activités universitaires, s'engage au niveau politique à l'heure où le Maghreb et le Proche Orient s'enfoncent dans les luttes qui conduisent à leur indépendance. Son action est marquée par la non-violence.

En 1950, il est ordonné prêtre, à titre privé, dans le clergé grec-melchite. Il développe aussi une spiritualité exigeante d'offrande de soi pour le salut des musulmans qu'il appelle la *badaliya* ou substitution à la suite du Christ en croix s'offrant pour le salut du monde.

On trouvera, en p. 13 de l'ouvrage présenté ici, une note du P. Maurice Borrmans (c'est lui qui a rédigé la préface) donnant l'essentiel de la bibliographie permettant d'étudier sa vie et son œuvre. Il conclue en ces termes :

On ne dira jamais assez combien Louis Massignon a scientifiquement renouvelé le regard chrétien sur l'islam, tout en étant le premier à en être transformé, faisant ainsi découvrir les richesses de la mystique musulmane illustrée par al-Hallâj et enseignant, par là même, que «comprendre quelque chose d'autre, ce n'est pas s'annexer la chose, c'est se transférer, par un décentrement, au centre même de l'autre» en devenant, en quelque sorte, son « hôte ».

Jean-Mohammed Abd-el-Jalil (1904-1979)

Né à Fès dans une famille profondément religieuse et exigeante sur la foi et les mœurs, le jeune Mohammed a été initié, tout jeune, au Coran et aux traditions.

En 1913-1914, il accompagne ses parents au pèlerinage de la Mecque.

Brillant élève, il est inscrit au lycée que les français viennent d'ouvrir, d'abord à Fès, puis à Rabat (1922-1925). Il obtient son baccalauréat en 1925.

Il est alors choisi par Lyautey, résident général de France au Maroc, pour aller à Paris y poursuivre des études supérieures.

A Paris, il prépare une licence es-lettres en langue et littérature arabe. Musulman et zélé, désireux de connaître le christianisme pour mieux l'affronter, il s'inscrit pour des cours à l'Institut Catholique de Paris. Il est profondément marqué par certaines personnalités comme J. Maritain ou L. Massignon.

Il prépare une thèse sur un mystique musulman du haut Moyen-Age : Ayn al-Qudât al-Hamadhânî.

En 1927, il entre en correspondance avec Mgr Mulla-Zadé, professeur à l'institut oriental de Rome, converti de l'islam. Finalement, en 1928, il demande le baptême et choisit Massignon comme parrain. Considérant son évolution comme un enrichissement plutôt que comme un reniement de ses convictions premières, il choisit d'être baptisé sous le nom de Jean-Mohammed.

Désormais titulaire d'un doctorat en Sorbonne, il décide d'entrer dans l'ordre franciscain (1928) où il est finalement ordonné prêtre en 1935.

Il enseigne à l'Institut Catholique de 1935 à 1964, la langue et la littérature arabe ainsi que l'islamologie. Il effectue deux voyages d'étude en Orient (1937-1938 et 1948). Malade, il est obligé d'interrompre ses cours en 1939-1940.

Auteur d'une *Brève histoire de la littérature arabe* (1943), il est surtout connu pour un ouvrage qui fait date : les *Aspects intérieurs de l'islam* (1949) suivi, en 1950, d'un livre sur *Marie et l'islam*.

Désormais connu des milieux catholiques, il est souvent appelé à Rome où le Concile donne une impulsion nouvelle au dialogue interreligieux. Il devient consultant du nouveau secrétariat pour les religions non-chrétiennes et participe à la rédaction des *Orientations pour le dialogue entre chrétiens et musulmans*.

Atteint d'un cancer, il doit renoncer à l'enseignement, mais continue, jusqu'à sa mort, de publier de nombreux articles développant son intuition d'un dialogue spirituel entre chrétiens et musulmans.



PARMI NOUS, LES MUSULMANS

Le dernier numéro de la revue Christus (Avril 2007)



PRESENTATION :

« De nombreux musulmans vivent dans notre pays. Leur présence parmi nous est source de questionnements variés. Elle interroge aussi notre foi. Que l'on ait ou non des rapports personnels avec eux, nous n'en sommes pas moins, collectivement, en relations : l'islam est la deuxième religion de France.

Les débats autour de l'interdiction du port du voile à l'école, les attentats du 11 septembre 2001, la guerre en Irak, et plus récemment, l'affaire des caricatures de Mahomet ou les retentissements de la controverse de Ratisbonne rejaillissent sur la façon dont les musulmans vivent et sont perçus parmi nous (Sylvie Germain, Colette Hamza). Une spiritualité de l'hospitalité permet de saisir, du point de vue de « Jésus de Nazareth, l'être hospitalier par excellence », ce que veulent dire l'accueil de l'autre et la foi qui porte toute vraie rencontre, au risque de violences et de malentendus (Christoph Theobald). Mais nous devons être attentifs aux écueils de cette rencontre: la vie avec des musulmans peut stimuler ou « gauchir » notre façon de comprendre le salut, de nous rapporter à la Révélation, à la loi, à la liberté. En tout cela, un discernement est à vivre.

La vie spirituelle se révèle alors un authentique lieu de rencontre entre croyants engagés dans une même recherche intime, sous le regard du Dieu unique, comme l'a signifié il y a peu le Saint-Père à Istanbul. Parce que « toute vie humaine est une vocation » (Populorum Progressio, 15), un chrétien croit que le Christ est à l'œuvre en tout être humain, implicitement ou explicitement, par des moyens connus de Lui (Jean-Marie Gaudéul). Une étape décisive consiste ainsi à nous mettre à l'écoute de ce que vit autrui, dans sa confession de foi et sa quête mystique (Christian Van Nispen) : comment la présence de l'islam nous apprend-elle quelque chose du Dieu plus grand, de son altérité, de son unicité ? comment les musulmans parlent-ils de leur soumission à Dieu, de leur vie intérieure et de la prière (Lama Azab) ?

Le pèlerinage (Louis Massignon) et le service des pauvres (Mérhizia Labidi-Maïza) sont aussi structurants pour l'islam que pour le christianisme. La lecture croisée des Écritures des uns et des autres (Alain Feuvrier, Nayla Tabarra) est lieu de découvertes mutuelles, invitation à sortir des préjugés réciproques et des conflits « pétrifiés » (Jean-Louis Déclais). Depuis Vatican II, l'Église, qui « s'est faite conversation », s'est courageusement engagée dans le dialogue avec les musulmans, notamment en France (Maurice Borrmans). Accueillant progressivement les questions que Dieu lui-même nous pose par leur présence, nous trouvons sur notre chemin le témoignage rendu au Christ par Charles de Foucauld, Christian de Chergé ou Pierre Claverie. Leur témoignage nous aide à mieux saisir, pour les jeunes appelés à vivre de plus en plus un pluralisme religieux (Marie-Thérèse Abgrall), l'urgence de la rencontre.

CHRISTUS

Sommaire du numéro :

Paul LEGAVRE	Editorial
CHRISTUS	Présentation (voir texte ci-dessus)
Sylvie GERMAIN, écrivain	Présence des musulmans I
Colette HAMZA, Xavière, ISTR, Marseille	Présence des musulmans II
Christoph THEOBALD	Une spiritualité de l'hospitalité
Jean-Marie GAUDEUL, Père blanc, Paris	La vie spirituelle comme lieu de rencontre
Christian VAN NISPEN	Une foi et sa mystique
Lama AZAB, étudiante, Paris	Qu'est-ce que prier pour une jeune musulmane ?
Louis MASSIGNON, 1883-1962	Le sens du pèlerinage
Mehrézia LABIDI-MAÏZA, Traductrice, Paris	Le devoir de partager
Jean-Louis DECLAIS, Oran	L'Écriture des uns et des autres
Alain FEUVRIER, S.j., Centre Sèvres, Nayla TABBARA, Saint-Joseph (Beyrouth)	Lectures croisées
Jean-Marc AVELINE, ISTR, Marseille	Juifs, chrétiens, musulmans
Maurice BORRMANS, Père blanc, Lyon	L'Église et les musulmans
Christophe ROUCOU	Le Service national pour les relations avec l'islam
Marie-Thérèse ABGRALL	Risquer la rencontre
Claude FLIPO	Hommes et femmes du Nouveau Testament : Lectures spirituelles
CHRISTUS	Nouvelles de la revue / sessions de formation spirituelle - Services

Christus, 14 rue d'Assas - 75006 PARIS (France)



SE COMPRENDRE

Rédaction: J.M. Gaudeul

SMA-PB - 5, rue Roger Verlomme - 75003 Paris - France

Tél. 01 42 71 84 54

Fax: 01 48 04 39 67

Abonnements (10 numéros par an, de Janvier à Décembre)

France: 30 € - Etranger: 35 € - CCP 15 263 74 H Paris

Site Internet: <http://www.comprendre.org>

adresse e-mail: contact@comprendre.org